

LE CONCEPT DE PLATEAU CHEZ DELEUZE ET GUATTARI : SES IMPLICATIONS EPISTEMOLOGIQUE ET ETHIQUE*

Chan-Woong Lee**
lee.chanwoong@gmail.com

RESUMO Neste artigo, interrogamos os funcionamentos do conceito de platô em “Mil Platôs” (1980), a obra-prima de Deleuze e Guattari. Essa pesquisa esclarece, de forma concreta, duas linhas de pensamento, que são a epistemológica, por um lado, e a ética, por outro, enfocando os parágrafos nos quais Deleuze e Guattari usam efetivamente esse conceito. Do ponto de vista epistemológico, o conceito de platô permite praticar uma maneira de escrita rizomática e a explicação antiteleológica. Do ponto de vista ético, esse conceito, tirado de Gregory Bateson, nos convida a formar a alegria contínua e global, ou a gaieté em termos espinosistas.

Palavras-chave Bateson, rizoma, Blanchot, cibernética, Espinosa, gaieté.

ABSTRACT In this paper, we question the workings of the concept of plateau in “A Thousand Plateaus” (1980), Deleuze and Guattari’s *chef-d’oeuvre*. This research specifically clarifies two lines of thought, which are epistemological on the one hand, and ethics on the other hand, focusing on the paragraphs where Deleuze and Guattari actually employ this concept. From the epistemological point of view, the concept of plateau allows practicing a way of rhizomatic writing and anti-teleological explanation. From the point of

* This work was supported by the National Research Foundation of Korea (NRF) Grant funded by the Korean Government (MEST) (NRF-2007-361-AL0015). Cet article résulte d’un chapitre de la thèse doctorale de l’auteur intitulée “Corps, signe et affect dans la pensée de Deleuze”.

** Assistant Professor, Ewha Womans University, Seoul, Coréia do Sul. Artigo recebido em 31/12/2012 e aprovado em 12/05/2013.

view of ethics, this concept borrowed from Gregory Bateson invites us to form the continuous and global joy, or gaiety in Spinoza's terms.

Keywords *Bateson, rhizome, Blanchot, cybernetics, Spinoza, gaiety.*

Les lecteurs de « Mille Plateaux » sont tout naturellement amenés à se poser la question : qu'est-ce que le « plateau » comme concept ? Nous pouvons d'autant plus lui accorder une importance particulière qu'il est étroitement relié à d'autres concepts importants, comme celui de « rhizome » et de « corps sans organes » ; il est, en effet, en deux endroits de cet ouvrage, explicitement relié, d'une part, à l'écriture rhizomatique (« rhizome »), et d'autre part, à une nouvelle conception du corps (« comment se faire un CsO »).¹

D'ailleurs, il est intéressant de voir que ce concept, emprunté à Gregory Bateson, n'apparaît pas dans les premières versions des deux textes en question qui ont chacune été publiées en 1974 et 1976 sous une forme séparée avant MP. Sans doute, compte tenu de l'ordre de la rédaction des textes, le travail de Deleuze et Guattari ne s'est servi de l'oeuvre de Bateson, « Vers une écologie de l'esprit », qu'après 1976. A cet égard, il y a eu, entre les deux textes et MP, un événement en 1977 qui était la traduction française (de la première moitié) du beau livre de Bateson². Le concept de plateau intervient ainsi plus tard que ceux de rhizome et de CsO dans la pensée de Deleuze et Guattari.

Pourtant, cela ne veut pas dire que le remaniement des textes entraîne simplement un ajout accessoire et négligeable. Au contraire, élevé à la dignité du titre de l'oeuvre préférée de nos auteurs, le concept de plateau désigne un point de vue important dont ils profitent pour récapituler et relancer leurs idées principales. Ils en font un nouveau centre, parmi d'autres, vers lequel convergent leurs lignes de pensée. Il s'agit alors pour notre compte de saisir l'usage qu'ils font de ce concept en s'appropriant sa logique féconde développée par l'étude anthropologique et cybernétique de Bateson.

1 Cf. Deleuze et Guattari, « Mille Plateaux », p. 32 et 196 (cité dorénavant MP).

2 En revanche, le second tome en français est sorti en 1980. En fait, nous n'en voyons pas la référence dans MP. Dès lors, nous pouvons établir deux règles pour envisager le travail de Deleuze et Guattari par rapport à « Vers une écologie de l'esprit » : d'abord, nous pouvons donner à juste titre une plus grande importance au premier tome de la traduction qu'au second ; ensuite, cela ne nous empêche pas pourtant d'exploiter le second tome pour élucider les idées considérables, en tant que les deux tomes constituent un même corpus à l'original en partageant les thèmes communs. Les oeuvres principales de Bateson que nous citerons sont les suivantes : « Naven » ; « Steps to an ecology of mind » ; « Mind and Nature ».

La définition du concept comme « régions d'intensité continue » est aussi simple qu'abstraite, si bien qu'elle exige une étude plus détaillée pour bien saisir son rôle opératoire au sein d'une pensée pratique. Ses liens avec le rhizome et le CsO sont deux repères qui vont nous servir de points de départ pour examiner toute la portée de ce concept sur les plans épistémologique et éthique. Son mouvement dans le texte nous invite à nous promener suivant deux chemins : d'un côté, celui qui mène de la cybernétique à l'épistémologie, de l'autre côté, celui qui mène de l'anthropologie à l'éthique.

1 L'écriture fragmentaire de Nietzsche

Certes, on ne saurait trop souligner l'influence de Nietzsche sur Deleuze, tout au long de sa pensée. Mais en ce qui concerne le problème particulier de l'écriture elle-même, c'est juste à partir de 1970 que Deleuze se met sérieusement à apprécier les nouveautés philosophiques de l'écriture fragmentaire à la nietzschéenne. D'abord, nous voyons un déplacement du motif central des deux parties de « Proust et les signes », présentées respectivement en 1964 et 1970. Au sujet de la cohérence de l'oeuvre hétéroclite de Proust, la première partie montre que son unité consiste dans un apprentissage par les signes, tandis que la deuxième partie met en jeu la nature même d'une telle unité : il s'agit ici de « la conception si nouvelle d'unité qu'il [Proust] était en train de créer », en tant que « le signe est toujours fragment sans totalisation ni unification ».³

Par rapport à ce passage de l'intérêt, il nous semble que la publication du livre de Blanchot, « L'entretien infini » (1969), qui fait l'éloge de l'écriture aphoristique nietzschéenne, joue un rôle décisif. Deleuze dit avec Blanchot que les textes fragmentaires expriment la perspective qui conçoit le monde comme non-totalisable : « Il s'agit de savoir quelle est l'unité ou la non-unité d'un tel monde, une fois dit qu'il ne suppose ni ne forme un tout. »⁴ Avec la conception d'un monde morcelé, le statut du livre, lui aussi, est mis en question par l'écriture nietzschéenne : elle met les lecteurs dans une « nouvelle relation avec le Dehors ».

En relançant cette idée dans « Pensée nomade » (1973),⁵ Deleuze s'efforce de préciser « l'originalité des textes nietzschéens », qui donne matière à « un nouveau type de livre ».⁶ Loin d'intérioriser et de médiatiser

3 Deleuze, « Proust et les signes », p. 140 et 156 (cité dorénavant PS).

4 Deleuze, PS, p. 149, note 1.

5 Cet article est recueilli chez Deleuze, « L'Île déserte et autres textes », pp. 351-364 (cité dorénavant ID).

6 Deleuze, ID, p. 355.

par les concepts le rapport avec le dehors, comme le font traditionnellement les livres de philosophie, les textes de Nietzsche sont au contraire fondés « sur une relation immédiatement avec le dehors. »⁷ C'est par l'intermédiaire de la méthode de l'écriture que cette nouvelle relation devient possible, parce que la forme du fragment, comme le cadre de la peinture, reçoit les lignes de force venant du dehors. « Un aphorisme, c'est un jeu de forces, un état de forces toujours extérieures les unes aux autres ».⁸ Il ne s'agit pas alors de pourvoir le livre d'une cohérence interne fondée sur un mouvement abstrait des concepts, mais de « brancher la pensée sur le dehors », « brancher le texte sur cette force ». A cet égard, Deleuze estime insignifiante la question du sens propre des textes nietzschéens, mais seule est légitime, selon lui, la question de l'usage que l'on fait des textes de Nietzsche. Il n'est dès lors nullement étrange que ses fragments aient été utilisés historiquement dans des perspectives aussi différentes que bourgeoise, fasciste et révolutionnaire. Deleuze déclare ainsi qu'une nouvelle époque s'ouvre avec Nietzsche, dans laquelle « quelque chose saute du livre, entre en contact avec un pur dehors. »

« Mille Plateaux » est une œuvre dans laquelle Deleuze avec Guattari expliquent cette telle nouvelle théorie du livre, inspirée par Nietzsche, Proust et Blanchot, mais elle est aussi, elle-même, le lieu d'une expérimentation de cette théorie. Ce mode d'écriture est théorisé aussi bien par le concept de rhizome que par celui de plateau : « Nous écrivons ce livre comme un rhizome. Nous l'avons composé de plateaux. »⁹ Le rhizome s'oppose à l'arbre, autant que le plateau, au chapitre : « Il [« Mille Plateaux »] n'est plus composé de chapitres, mais de 'plateaux' ».¹⁰ Ainsi, intégré plus tard, le concept de plateau est utilisé avec celui de rhizome sur le plan textuel et épistémologique.

Or, il est assez curieux au premier regard de voir le concept de plateau s'installer dans le domaine botanique. « Un rhizome est fait de plateaux ».¹¹ On ne se contentera pas de comprendre vaguement cette liaison des deux concepts remarquables. Dans un dictionnaire de botanique auquel renvoient Deleuze et Guattari, une analyse anatomique découvre un plateau dans le bulbe qui est une sorte de rhizome. Si l'on compare l'arbre et le bulbe, par exemple un oignon, nous voyons que la tige de l'oignon est tellement rabattue qu'elle semble disparaître. En revanche, elle s'étend dans le sens horizontal, si bien que les feuilles et les racines peuvent en pousser n'importe où. C'est justement

7 Deleuze, ID, p. 356.

8 Deleuze, ID, p. 357.

9 Deleuze et Guattari, MP, p. 33.

10 Deleuze et Guattari, MP, avant-propos.

11 Deleuze et Guattari, MP, p. 32.

cette partie de la tige horizontalement déformée qui est nommée le « plateau », d'après son premier sens de support plat. La tige est « fortement surbaissée, déprimée en une sorte de *plateau*, à la face inférieure duquel prennent attache les racines adventives ». ¹² En ce sens, *le plateau est la condition matérielle dans laquelle l'arbre peut devenir rhizome*. Toutes les métamorphoses botaniques s'enchaînent avec l'apparition d'un plateau.

Ce caractère du plateau concerne donc la problématique de la variation végétale qui recouvre l'arbre et le rhizome, et aussi parallèlement la question liée à l'alternance conceptuelle entre la culminance homogène et la connexion hétérogène. D'un côté, l'arbre est vertical, unitaire et individuel, alors que, d'un autre côté, le rhizome est horizontal, itératif et préindividuel. Une constatation d'ordre anatomique montre bien que ce sont des morceaux étendus ou des plans superficiels qui permettent les connexions hétérogènes. Les puissances du rhizome, sa connectabilité n'augmente qu'avec la superficialité du plateau. Si la tige effectue un voeu de culmination, le plateau exprime un désir de stabilisation et de multiplication. Nous devons alors saisir biologiquement et pragmatiquement, mais non métaphoriquement, la thèse qui relie le plateau au rhizome : connecter, c'est d'abord s'étaler.

2 Une théorie cybernétique de l'explication

Cette belle image de l'alliance du plateau et du rhizome, Deleuze et Guattari la confirment avec la pensée de Bateson, notamment dans « Vers une écologie de l'esprit et La nature et la pensée ». Quant à l'implication du plateau, il suffira maintenant d'indiquer qu'il désigne un état stable par opposition au climax. Nous y reviendrons plus tard pour préciser quel est son contexte chez Bateson. En reconnaissant une lacune logique dans son ouvrage anthropologique sur « Naven », Bateson essaie de la combler dans l'« Epilogue 1958 », au moyen d'une idée cybernétique qu'il a abordée après un intervalle de 22 ans. ¹³ Il revient sur cette question : comment les communautés Iatmul, si schismogénétiques, n'arrivent-elles pas à s'écrouler ? ¹⁴ C'est la notion cybernétique de rétroaction (« feed-back ») qui lui permet de rendre compte

12 Article « Bulbe », in Baillon (dir.), *Dictionnaire de botanique*. Nous soulignons.

13 Quant à l'article « Epilogue 1958 », il était ajouté originairement à la deuxième édition de « Naven » (1958). Mais, assez curieusement, il n'est pas intégré dans la traduction française sortie treize ans plus tard, « La cérémonie du Naven » (1971). A la suite d'une demande de l'auteur, il est enfin inséré dans la traduction française de son autre livre, « Vers une écologie de l'esprit », tome I (1977).

14 Bateson définit la schismogénèse précisément comme « un processus de différenciation dans les normes de comportement individuel résultant d'interactions cumulatives entre des individus » (« La cérémonie du Naven », p. 189 [texte original : *Naven*, p. 175], souligné par l'auteur).

de la persistance de cette société. Le circuit muni de rétroaction désigne une chaîne circulaire de causalité : A, B, C, et D qui réagit sur le point initial, A. D peut faire une rétroaction négative, en transmettant à A une valeur inversement proportionnelle à celle qu'il vient de recevoir de C. Dans certaines conditions, ce circuit atteint à un état stable, ou oscille autour d'une valeur. Bateson trouve que ce type de circuit avec rétroaction fonctionne dans les cérémonies de Naven, et qu'il défend alors contre la dissolution les communautés pleines de processus de différenciation.

Cette thèse, malgré son apparence simple, implique plusieurs conséquences remarquables sur le plan biologique autant qu'épistémologique. D'abord, elle s'engage immédiatement dans une généalogie critique de la téléologie. En effet, selon Bateson, l'explication téléologique s'appuie en principe sur la causalité linéaire (A, B, C et D), et elle a tendance à prendre, après coup, l'effet pour le but : on dit que A a déclenché le processus *pour* aboutir à D ; sinon, on ne pourrait pas révéler pourquoi un processus atteint à un état stable, ni donner de sens à ce processus. En outre, ce point de vue téléologique donne lieu à une forme transcendante, qui est supposée avoir tiré A vers D. « La fin d'un processus peut être considérée comme un 'projet', et ceci (le projet) peut être invoqué comme explication du processus qui l'a *précédée*. Cette notion, on le sait bien, était reliée étroitement au problème de la nature *réelle* (plutôt transcendante qu'immanente) des formes et des modèles ».¹⁵

En revanche, Bateson considère l'idée cybernétique du circuit rétroactif comme une nouvelle théorie immanente de l'explication qui s'échappe des illusions téléologiques. Le modèle du circuit rétroactif ou autocorrectif rend compte du problème d'« un équilibre dynamique du système » sans recours à aucun projet idéal, ni à aucune forme transcendante. Il s'agit des processus circulaires qui permettent une autorégulation des corps à différents niveaux, biologique, langagier, social et politique. Cette perspective exige alors d'analyser le fonctionnement d'un système dans sa rétroactivité, et de dessiner ses processus interactifs par un diagramme. Ce diagramme nous montre l'interaction entre les parties, ou plutôt les rapports des forces constitutives d'un système, et, par là, il nous permet aussi d'élaborer les stratégies pour transformer ce système en y connectant d'autres éléments.

La deuxième conséquence de la thèse cybernétique concerne l'idée, elle-même. La thèse, en effet, selon laquelle toute chose dite unitaire persiste dans une multiplicité interconnectée, soutient également qu'une idée elle-même est

15 G. Bateson, « Vers une écologie de l'esprit », tome 1, p. 172 [texte original : « Naven », p. 287], souligné par l'auteur.

une circulation dans les réseaux qui ne se limitent pas à ceux d'un corps. En tant que chose naturelle, une idée est définie du point de vue cybernétique, formellement autant que réellement, comme circuit ou système : « On peut dire qu'un système cybernétique élémentaire, avec ses messages inscrits dans un circuit, est, en fait, l'unité d'esprit la plus simple ; et la transformation élémentaire d'une différence se déplaçant dans un circuit est une 'idée élémentaire' ». ¹⁶ Alors, une idée autant qu'un corps n'existent que sous la forme de circulation, pour leur subsistance ainsi que leur évolution. C'est l'« identité entre *unité d'esprit* et *unité de survie évolutive* » que Bateson met en valeur à travers toute sa pensée, à partir de son intérêt pour la cybernétique et la biologie. ¹⁷ Donc il y a chez Bateson une sorte de *parallélisme évolutionniste*, selon lequel les nouveautés surgissent sur les deux plans du corps et de la pensée dans une même logique, c'est-à-dire qu'elles jaillissent de la circulation traversant l'individu et son milieu.

En troisième lieu, la théorie cybernétique de l'idée dénonce la doctrine de l'intériorité du sujet pensant. ¹⁸ En effet, la pensée est une transmission d'informations dans les réseaux qui se forment de l'extérieur d'un cerveau à son intérieur, et ensuite inversement ; là où la transmission s'accompagne toujours d'une transformation dynamique, d'autant plus qu'un élément biologique autorégulateur émet un résultat différent de ce qu'il a reçu, contrairement au cas mécanique de la collision de deux boules. Cette théorie de la transmission transformative englobant le dehors nous conduit à penser « une écologie de l'esprit », de la même manière dont l'écologie de la nature considère l'évolution comme effet de l'interaction entre l'individu et son milieu à plusieurs échelles. ¹⁹ Une idée acquiert sa validité dans son rapport avec le milieu. Vivante et vive, une idée doit donc être connectée au milieu textuel et social, lors de l'écriture autant que de la lecture. Nous nous trouvons devant un nouveau critère selon lequel un livre contient des lignes de fuite vers le milieu, le dehors, contrairement au critère traditionnel qui suppose

16 G. Bateson, « Vers une écologie de l'esprit », tome 2, p. 216 [texte original : « Steps to an ecology of mind », p. 465].

17 G. Bateson, « Vers une écologie de l'esprit », tome 2, p. 217 [texte original : « Steps to an ecology of mind », p. 466], souligné par l'auteur. On se rappellera le sous-titre de son autre livre, « Mind and Nature » : « A necessary unity ».

18 Cf. « La nature et la pensée », p. 215 [texte original : « Mind and Nature », p. 464] : « Qu'est-ce que j'entends par 'mon' esprit ? [...] Nous savons qu'il existe des quantités de voies de messages qui sont extérieures à la peau ; ces voies, ainsi que les messages dont elles sont porteuses, doivent être considérées comme faisant partie du système mental, chaque fois qu'elles sont pertinentes. »

19 Cf. « La nature et la pensée », p. 217 [texte original : « Mind and Nature », p. 467] : « En considérant les *unités d'évolution*, j'ai soutenu qu'il fallait y inclure, à chaque étape et dans leur intégralité, les voies extérieures à l'ensemble protoplasmique, qu'il s'agisse de l'ADN-dans-la-cellule, de la cellule-dans-l'organisme, ou de l'organisme-dans-l'environnement », souligné par l'auteur.

un auteur pensant dans sa conscience intérieure et qui exige du livre une cohérence logique interne, soit déductive soit inductive.

La dernière conséquence concerne le primat logique de la différence. Puisque l'explication immanente repousse toute forme unitaire et extérieure, on ne sait expliquer un processus qu'en termes de multiplicité. Il s'ensuit qu'une pensée, un processus mental, se crée *entre* des parties multiples, non pas *dans* un certain élément. « En bref, je ne crois pas que des particules isolées, de niveau inférieur à l'atome, soient des 'esprits' au sens où je l'entends, parce que, pour moi, le processus 'mental' est toujours une séquence d'interactions *entre* des parties. L'*explication* de phénomènes 'mentaux' doit toujours résider dans l'organisation et l'interaction de parties multiples. »²⁰. Bateson nous conduit à repenser la fonction de cet « entre » ou cette différence. Car lorsqu'un élément est activé, ce n'est pas par le déclenchement d'un autre élément, mais par la différence entre deux autres éléments. Par exemple, notre sensation de froid est causée par la différence de deux degrés de température.²¹ Il faut au moins deux choses pour déclencher quelque chose. L'« entre » a quelque chose, pour ainsi dire, de plus substantiel que les termes.

3 Le livre sans chapitres, l'écriture sans méthode

Nous avons vu les conséquences d'une inspiration cybernétique qui ont une portée à la fois épistémologique et biologique : le fonctionnement du circuit rétroactif, l'explication immanente qui est anti-téléologique, la conception de l'idée comme circulation dans une multiplicité, la connexion avec le milieu extérieur et enfin la condition nécessaire de l'« entre » et de la différence. Tout cela nous force à reconsidérer le statut du livre. Dans un nouveau livre à venir, des fragments se mettent en réseau circulaire pour repousser l'ascension procédant par les chapitres ; les effets physiques et sémiotiques s'expliquent par l'inscription diagrammaticale des processus ; une idée se tient par la force d'une multiplicité ; une pensée met en jeu sa puissance, en se branchant sur les affects des lecteurs ; enfin en ramassant de petits morceaux autour d'une question précise, un agencement entretient les différences qui existent entre eux aux niveaux de la vitesse, du domaine et de la région. C'est exactement de cette façon que Deleuze et Guattari veulent écrire leur livre préféré sous les noms de rhizome et de plateau.

20 G. Bateson, « La nature et la pensée », p. 99 [texte original : « Mind and Nature », p. 86], souligné par l'auteur.

21 Cf. G. Bateson, « La nature et la pensée », p. 101 [texte original : « Mind and Nature », p. 89].

Que se passe-t-il au contraire pour un livre fait de plateaux, communiquant les uns avec les autres à travers des micro-fentes, comme pour un cerveau ? Nous appelons 'plateau' toute multiplicité connectable avec d'autres par tiges souterraines superficielles, de manière à former et étendre un rhizome. [...] Nous lui avons donné une forme circulaire, mais c'était pour rire.²²

Il est remarquable ici que cette nouvelle conception du *livre sans chapitres* s'enchaîne avec une *écriture sans méthode*. Deleuze dénonce depuis toujours « l'image dogmatique de la pensée » qui suppose successivement une bonne volonté de chercher la vérité, le refus de forces extérieures comme cause de l'erreur et enfin une méthode véritable : « On nous dit enfin qu'il suffit d'une *méthode* pour bien penser. [...] Par la méthode, nous conjurons l'erreur. Peu importent l'heure et le lieu, si nous appliquons la méthode. »²³ Loin de dépendre d'une telle méthode préalable, « un nouveau type de livre » procède par assemblage des morceaux et des plateaux, capable d'émettre de nouvelles forces. L'écriture sans méthodes est ici en résonance avec le « corps sans organes ». Car la méthode dite véritable postule un fondement éternel duquel découleraient les propositions vraies, de même que l'organisation corporelle présuppose un organe dominant au pouvoir duquel les autres organes tombent. Deleuze oppose les textes de Nietzsche qui échappent à tout codage aux livres de codage concernant loi, contrat et institution.²⁴ En ce sens, nous pouvons dire qu'un livre est organisé et codifié par les chapitres, en tant que le terme « chapitre » est provenu étymologiquement de la « tête », et qu'il a concerné historiquement les lois religieuses.

D'autre part, le CsO n'exige pas de se priver des organes, mais de les concevoir dans une nouvelle perspective qui tient compte des forces,²⁵ de même qu'il s'agit d'une nouvelle conception pragmatique de la méthode d'écriture : « Pour le multiple, il faut une méthode qui le fasse *effectivement* »,²⁶ méthode qui capte les différences libérées du fondement unificateur. A ce propos, Deleuze et Guattari affirment que le livre est un agencement, un pur agencement. L'agencement est défini comme « une multiplicité qui comporte beaucoup de termes hétérogènes, et qui établit des liaisons. »²⁷ A ce titre, un agencement met en connexion certaines multiplicités d'ordres différents, qu'on a attribué traditionnellement à la réalité du monde, à la représentation

22 Deleuze et Guattari, MP, p. 33.

23 Deleuze, « Nietzsche et la philosophie », p. 118. Et aussi, cf. « Différence et Répétition », chap. 3 ; PS, chap. 2.

24 Deleuze, ID, p. 353.

25 Ce point est souligné dans l'exposé qu'Anne Sauvagnargues a fait dans le colloque à l'université de Poitiers en 2006 consacré au sujet du CsO.

26 Deleuze et Guattari, MP, p. 33. Nous soulignons.

27 Deleuze, « Dialogues », p. 84 (cité dorénavant D).

du livre et à la subjectivité de l'auteur. Seul le procédé d'agencement nous permet d'écrire sans prétendre descendre au fondement, ni en remonter par une méthode interne. Lorsque Kafka a écrit « essayez donc de retenir un brin d'herbe qui ne commence à croître qu'au milieu de la tige », c'était pour réchauffer sa volonté d'écrire contre son incapacité de trouver ce qui avait causé sa déprime de longue durée.²⁸

Bien entendu, cette nouvelle manière anarchique et expérimentale ne signifie pas du tout que tous les textes aient la même valeur. *L'écriture rhizomatique s'accorde avec une évaluation pragmatique.* D'après la conception cybernétique du processus mental, la vie d'un texte tient au circuit qui se fait avec les lectures. La valeur d'un texte se mesure alors pratiquement par la force de son agencement, capable d'évoquer une pensée et un affect des lecteurs. On ne saurait assurer le succès. L'écriture procédant par agencement, non par méthode préalable, avance avec sa propre difficulté : « Le difficile, c'est de [...] les faire fonctionner ensemble ».²⁹ Devenant corps sans organes, nous nous réjouissons de l'écriture sans méthode et du livre sans chapitres. Et ces nominations déracinant peuvent se reformuler d'une manière positive, c'est-à-dire en remplaçant la préposition « sans » par les termes suivants : *le corps plein d'affects, l'écriture par agencements et le livre composé de plateaux.*

4 D'une découverte anthropologique à l'idéal éthique

Nous passons maintenant de l'aspect épistémologique à l'aspect éthique du concept de plateau. D'ailleurs, il est la source d'une éthique féconde qui repose en même temps sur la nouvelle pensée du corps. Néanmoins, cette intimité des deux problèmes, plateau et CsO, ne signifie pas qu'ils soient interchangeables ou identiques. Deleuze et Guattari soulignent que la question du CsO ne se confond pas avec celle des intensités qui le comblent, parce qu'un corps, même s'il réussit à échapper à l'organisation, serait vide s'il ne portait pas d'intensités correspondantes.³⁰ Par exemple, le corps d'un drogué peut être qualifié de celui sans organes, mais aussi malheureusement de celui dépourvu d'intensités. Donc, la problématique éthique deleuzo-guattarienne est posée sous la double forme du CsO et du plateau. C'est-à-dire qu'il s'agit

28 Kafka, « Journal », p. 4, cité par Deleuze et Guattari, MP, p. 34.

29 Deleuze, D, p. 65.

30 Deleuze et Guattari, MP, p. 195 : « les questions sont multiples : non seulement comment se faire un CsO, et aussi comment produire les intensités correspondantes sans lesquelles il resterait vide ? Ce n'est pas tout à fait la même question. »

non seulement de supprimer l'organisation d'un corps, mais aussi de le remplir d'intensités d'une certaine manière. Le concept de CsO nous invite à changer de point de vue sur le corps, tandis que le concept de plateau comme « intensité continue » évoque une autre question plus subtile dans la zone d'immanence dans laquelle nous entrons.

Bateson, quant à lui, crée ce concept pour caractériser la culture de Bali, à la suite de la collaboration ethnologique avec Margaret Mead : la communauté de Bali s'efforce, dans tous les terrains quotidiens, d'obtenir la stabilité de l'état corporel ainsi que psychique, en chassant tout mécanisme de montée vers un point culminant, lequel semble en revanche marquer la culture occidentale.³¹ Les anecdotes et les photos que ces anthropologues transmettent nous permettent d'assister à des scènes pleines de vie concernant la pédagogie enfantine, les relations personnelles et la musique de Bali : par exemple, un enfant cesse de satisfaire son excitation sexuelle du fait de l'attitude délibérément indifférente de sa mère. Sur cette interaction pédagogique qui vaut d'être examinée d'une manière plus détaillée, nous reviendrons plus tard.

Ainsi, c'est un concept anthropologique qui permet à Deleuze et Guattari d'enrichir leur pensée éthique. L'existence concrète d'un tel mode de vie renforce le caractère immanentiste du programme pratique qui cherche à transformer une culture sans aucune référence à toute idée transcendante. En ce sens, la distinction anthropologique du plateau et du climax s'inscrit dans une entreprise éthique qui s'appuie sur la joie et qui est inspirée par Spinoza. Ce mode de vie étrange observé sert à concrétiser et à raffiner l'éthique immanente qui était lancée dans « Spinoza et le problème de l'expression ».

5 Un lien caché : plateau et gaieté

Dans SPE, Deleuze, empiriste depuis sa première oeuvre sur Hume, propose une interprétation empiriste du spinozisme. Celle-ci dégage de la pensée univoque de Spinoza une ontologie de la puissance, et permet d'évaluer la force de la rencontre qui nous fait sentir l'augmentation ou la diminution de la puissance. Un des problèmes principaux de l'éthique spinoziste étant de savoir comment arriver à la joie active, le programme mis en place par Deleuze montre que nous partons de la joie passive, puis passons par la notion

31 G. Bateson, « Vers une écologie de l'esprit », tome I, p. 125 [texte original : « Steps to an ecology of mind », p. 112-13] : « La tendance, peut-être humainement fondamentale, vers une interaction cumulative, est ainsi bridée : une espèce de 'plateau' continu d'intensité est substituée à l'orgasme [climax], au fur et à mesure que l'enfant s'adapte à la vie balinaise. »

commune, et enfin aboutissons à la joie active : d'abord, entourés par les choses extérieures, nous avons une joie passive, quand un corps extérieure convient avec mon corps : cette rencontre fait alors augmenter notre puissance d'agir. Certes, à ce niveau, nous n'avons qu'une joie *passive*, en tant que la rencontre nous est arrivée de l'extérieur sur un mode imprévisible ; mais c'est *seulement* à partir de cette joie passive que nous avons l'occasion d'en sortir, ce qui est l'une des thèses centrales du spinozisme deleuzien. Car la joie passive nous permet de former la notion commune qui est l'idée de ce que le corps rencontré et le mien ont en commun. Cette sorte de notion est toujours adéquate, parce que l'idée que j'ai de la similitude entre les deux corps se trouve, en tant que telle, également en Dieu.³² Ensuite, actif et passif se distinguant selon Spinoza seulement par la cause, c'est donc par la notion commune que la joie passive se transforme en active ; la notion commune nous met en possession de l'idée de la cause, et alors la joie s'explique par mon corps lui-même. C'est ainsi par la mise en valeur de la rencontre et de la joie passive que le spinozisme deleuzien se distingue des autres dans le champ d'étude spinoziste. Dans une optique empiriste, il s'agit d'abord de la sensation de la joie et de la formation de l'idée de la convenance, sans référence à l'idée transcendante, ni aux lois morales.

Mais nous nous trouvons, semble-t-il, devant une difficulté dans cette affirmation empirique de la joie. En effet, la distinction de la joie et de la tristesse nous paraît souvent trop simple pour servir de guide éthique. L'éthique de la joie appelle à éviter la tristesse et à suivre la joie. Pourtant, dans la mesure où nous sommes pris par le sentiment immédiat causé par les affections extérieures, nous ne pouvons pas distinguer la joie fiable du plaisir partiel, impulsif et même destructif : par exemple, l'overdose de la drogue.

Sur ce problème, une autre distinction que l'on ne trouve pas dans SPE mais dans l'« Éthique » de Spinoza semble jeter une nouvelle lumière. À la distinction principale de la joie et de la tristesse, Spinoza ajoute une subdivision intéressante. La joie se distingue en deux types qui sont nommés la « gaieté » (*hilaritas*)³³ et le « chatouillement » (*titillatio*), tandis que la tristesse se différencie symétriquement entre « douleur » et « mélancolie ». Ce sous-classement se fait selon la diversité des façons d'être affecté, ou

32 Deleuze, « Spinoza et le problème de l'expression », p. 258 (cité dorénavant SPE) : « Ces démonstrations fondent les deux aspects sous lesquels les notions communes en général sont nécessairement adéquates ; en d'autres termes, les notions communes sont des idées qui s'expliquent formellement par notre puissance de penser et qui, matériellement, expriment l'idée de Dieu comme leur cause efficiente » (souligné par l'auteur).

33 Quant au terme latin « hilaritas », il a un sens si subtil que les versions françaises de l'« Éthique » proposent des traductions différentes : « hilarité » (Appuhn), « allégresse » (Pautrat), « gaieté » (Guérinot). Nous suivons la traduction de Guérinot auquel se réfère Deleuze lui-même.

en d'autres termes, la globalité de l'influence que les affections ont sur le corps : « le chatouillement et la douleur se rapportent à l'homme, quand une de ses parties est plus affectée que les autres ; la gaieté, au contraire, et la mélancolie, quand toutes ses parties sont pareillement affectées. »³⁴ La gaieté et la mélancolie gardent chacune leur nature, c'est-à-dire que la première est toujours bonne et la dernière, mauvaise, en tant que toutes les parties du corps sont affectées d'une manière telle que les rapports de mouvement et de repos se conservent entre elles. Par contre, il est remarquable que Spinoza accorde une valeur paradoxale au chatouillement et à la douleur : le chatouillement peut être mauvais, tandis que la douleur, bonne. En effet, le chatouillement est une joie dont l'effet est qu'on s'accroche obstinément à une affection et qu'on est empêché alors de jouir d'autres différentes affections. Quant à la douleur, elle se produit quand un corps est affecté par un autre corps extérieur muni d'une force plus grande que la sienne. Et donc la douleur permet d'échapper au chatouillement dans lequel le corps était exclusivement noué à une affection.³⁵

Il est intéressant ici de revenir sur le travail anthropologique de Bateson pour examiner l'interaction entre un enfant et sa mère qu'il a remarquée à Bali.

la mère entame une sorte de flirt avec l'enfant, en jouant avec son pénis, ou bien en le stimulant de quelque autre façon à une activité d'interaction. L'enfant, donc, est excité par ce jeu et, pendant quelques instants, il s'y produit une interaction cumulative. Mais, juste au moment où l'enfant, approchant une sorte d'orgasme [climax], se jette au cou de sa mère, celle-ci se détourne. A ce point, l'enfant entame comme alternative une interaction cumulative qui se traduit par un accès de colère. La mère joue désormais le rôle du spectateur qui prend plaisir à la colère de l'enfant ; ou s'il l'attaque, elle le repousse sans montrer de courroux.³⁶

La réaction de la mère engendre chez l'enfant une insatisfaction de son appétit. Cette frustration délibérée a pourtant pour objectif de troubler la fixation de l'enfant à un objet. La répétition « prudente » de ce comportement conduit l'enfant à acquérir par lui-même un état stable corporel et psychique que Bateson nomme « plateau ». L'enfant éprouve, certes, de la douleur durant les séquences d'interaction. Mais cette douleur sert finalement à multiplier

34 Spinoza, « Éthique », III, prop. 11, scolie, traduction par A. Guérinot.

35 cf. Spinoza, « Éthique », IV, prop. 41-44. Le chatouillement « demeure obstinément attaché, et par conséquent empêche que le corps ne soit apte à être affecté d'un très grand nombre d'autres façons. » Par contre, en vertu de la douleur, « nous pouvons donc concevoir des degrés et des modes infinis dans les forces de cet affect, et par conséquent le concevoir tel qu'il puisse empêcher que le chatouillement n'ait de l'excès ».

36 G. Bateson, « Vers une écologie de l'esprit », tome I, p. 125 [texte original : « Steps to an ecology of mind », p. 112].

ses affects, dans la mesure où elle est produite d'une façon délibérée « sans montrer de courroux ».

Nous repérons alors une coïncidence significative entre deux penseurs : la différence anthropologique ou mieux éthologique du plateau et du climax, telle que Bateson la découvre dans le mode de comportement balinais, coïncide avec la distinction éthique de la gaieté et du chatouillement que Spinoza établit dans la joie. Le processus pédagogique par lequel la mère s'efforce de chasser le climax et que son enfant est conduit au plateau, s'explique par un mécanisme découlant de l'entrelacement des quatre types spinozistes d'affects : tout en étant soucieux de ne pas laisser l'enfant dans la dépression nocive (la mélancolie, en terme spinoziste), la mère risque de lui donner une insatisfaction (la douleur) par rapport à une excitation culminante (le chatouillement) pour le conduire au plateau (la gaieté).

6 La formation et la culture de la gaieté

En ce sens, le concept de plateau implique une sorte de deuxième spinozisme deleuzien qui répond à une difficulté de l'interprétation empiriste dans SPE. Le mécanisme affectif devient plus complexe : il ne s'agit plus simplement de savoir comment éviter la tristesse et suivre la joie ; mais plutôt comment éviter la mélancolie, échapper au chatouillement (ou climax) en vertu de la douleur délibérée et enfin arriver à la gaieté (plateau). En bref, le concept de plateau marque l'approfondissement de l'éthique deleuzo-guattarienne dans laquelle l'idée centrale passe de la joie à la gaieté. Loin d'être contradictoires, les deux motifs de SPE et de MP répondent à des intérêts différents. L'opposition claire entre joie et tristesse dans SPE cherche à établir une éthique dans l'optique empiriste et immanente, tandis que la subdivision de la joie en plateau et climax porte sur la question de ce qu'est la joie *fiable et durable*. Celle-ci doit être pensée à la lumière de la possibilité de multiplier les affects et de prolonger leur durée : ce qui signifie la définition du plateau comme « régions d'intensité continue ». Sans doute, ce déplacement du centre d'intérêt a pour cause, d'un côté, la confluence de la recherche écologique de Guattari, et, d'un autre côté, le malentendu nuisible des lecteurs sur la problématique du désir qui a été lancée dans l'« Anti-Oedipe ». Le concept de désir était si mal reçu par les lecteurs qui le considéraient comme individuel, pulsionnel et même arbitraire, que les auteurs de l'AO sont arrivés à abandonner ce concept.³⁷ A sa place, ils

37 Cf. Deleuze, *D*, p. 121 : « Alors le beau mot de Félix, 'machines désirantes', nous avons dû y renoncer pour ces raisons. »

ont besoin de proposer un nouveau concept éthique qui conserve l'immanence et qui prenne aussi en considération le mécanisme affectif complexe.

Évidemment, il serait exagéré de prétendre que le concept de plateau transforme totalement le spinozisme du SPE. L'emploi de ce concept nous permet plutôt de développer des points qui restent embryonnaires dans SPE. Il s'agit en particulier de la raison et de la culture qui sont les conditions dont nous dépendons pour rendre la joie maximale.

Que faire pour être affecté d'un maximum de passions joyeuses ? La Nature ne nous favorise pas à cet égard. Mais nous devons compter sur l'effort de la raison, effort empirique et très lent qui trouve dans la cité les conditions qui le rendent possible: la raison, dans le principe de sa genèse ou sous son premier aspect, est l'effort d'organiser les rencontres de telle manière que nous soyons affectés d'un maximum de passions joyeuses.³⁸

Il est remarquable que la raison soit définie ici, dans une optique empiriste, comme « effort très lent » qui organise les rencontres. D'après l'analyse ethnologique de Bateson et la pensée éthique de Spinoza, nous savons que cette organisation ne se confond pas avec une accumulation quantitative de plaisirs partiels et instantanés. A nos yeux, elle n'exige pas simplement une multiplication de rencontres joyeuses, mais aussi, ce qui est le plus important, une compréhension approfondie de la nature elle-même de la joie. La joie se distingue par son effectivité dans la durée, sa durabilité qui n'est pas toujours identique avec la promptitude de son effet. Si la raison s'effectue d'une façon « très lente », c'est qu'elle ne peut avancer qu'en entrelaçant les affects de différentes natures pour tisser un mécanisme psychique plus puissant. La raison consiste d'abord à méditer les moyens efficaces de remédier à la fixation obstinée à un affect quelconque. Or, comme elle n'a pas *a priori* un tel moyen, elle n'effectue qu'une expérimentation.

La conception empiriste de la raison est liée à une nouvelle perspective sur la culture. « Chez Spinoza, la raison, la force ou la liberté ne sont pas séparables d'un devenir, d'une formation, d'une culture ».³⁹ En ce qui concerne la formation pédagogique et la culture héritée, le concept de plateau donne accès à une nouvelle optique, non seulement pour rendre compte de leur genèse, mais aussi pour évaluer leurs formes. D'une part, si l'on se contentait de la joie partielle et instantanée, on n'aurait pas eu besoin d'envisager ses effets à long terme. Nous pensons alors que la formation et la

38 Deleuze, SPE, p. 252.

39 Deleuze, SPE, p. 241.

culture découlent plus ou moins de l'intégration d'expériences qui ont réussi à neutraliser les joies partielles nocives et qui servent à multiplier les affects. D'autre part, nous pourrions estimer, dans la même perspective, à quel degré cette idée est effectivement réalisée dans telle ou telle communauté. Malgré tout l'étonnement de Bateson, il est pour nous hors de question d'opposer point par point l'observation éthologique de la communauté balinaise et la forme institutionnelle de la culture occidentale. Lorsque Bateson dit de la musique balinaise qu'« une progression qui découle toute de sa logique structurelle et les modifications d'intensité y sont déterminées par la durée et le développement de ces relations formelles », ⁴⁰ nous pouvons dire la même chose sur la « ritournelle », thème du 11^{ème} plateau, qui est caractérisée par la répétition sans point culminant.

D'ailleurs, la conception de la culture comme remède nous invite à réaffirmer la position de Deleuze et Guattari contre celle de Lacan dans les domaines de la littérature et de la psychanalyse. La force d'une écriture se mesure par son achèvement de l'idée éthique qui consiste dans l'intensité continue. Aux écrivains ainsi qu'aux psychanalystes, la théorie du texte deleuzo-guattarienne demande alors de découvrir les empêchements psychique et social de la gaieté, et de créer un texte qui en soit une critique motrice. Cette tâche est une expérimentation aventureuse, parce qu'elle ne se soumet qu'à l'épreuve du mécanisme des affects, sans aucune référence au schème constitué *a priori*, prétendu perpétuel. Le texte littéraire et la thérapie psychanalytique sont ainsi considérés comme une sorte d'antidote composé de différents affects, dont fait partie même la douleur. En ce sens, la critique devient une clinique pour « une écologie de l'esprit ».

Compte tenu de l'acception spinoziste des termes « actif » et « passif », nous voyons ici un processus social, assez paradoxal, dans lequel le passif et l'actif se constituent l'un par l'autre. La mère est active par rapport à son enfant, dans la mesure où elle est consciente de l'effet prévu de son comportement.⁴¹ En effet, « actif » et « passif » se distinguent seulement par la cause, c'est-à-dire selon qu'on a une notion commune, idée adéquate de la convenance entre deux corps.⁴² Dans ce cas, la mère a une idée du corps selon laquelle son enfant pourrait être obstiné. Sans doute, loin de jaillir isolément,

40 Bateson, « Vers une écologie de l'esprit, » p. 125 [texte original : « Steps to an ecology of mind », p. 113].

41 Deleuze, SPE, p. 259 : « Nous sommes donc actifs en tant que nous formons des notions communes. »

42 Deleuze, SPE, p. 263 : « Il [un sentiment actif] se distingue du sentiment passif dont nous étions partis, mais s'en distingue seulement par la cause : il a pour cause, non plus l'idée inadéquate d'un objet qui convient avec nous, mais l'idée nécessairement adéquate de ce qui est commun à cet objet et à nous-mêmes. »

le comportement maternel qui a étonné l'observateur étranger, s'est formé habituellement dans la communauté balinaise, que la femme fût consciente du sens de cette habitude ou non. A la limite, c'est alors cette communauté qui est la plus active au sens propre. Ce mode de vie que Spinoza appellerait les lois de la société est fourni et conditionné par elle. Pourtant, le fait que les lois ou habitudes d'une communauté sont les plus actives n'interdit pas qu'elles puissent être remaniées par les expériences. Au fond, elles s'appuient en effet sur la variation des puissances que les rencontres concrètes ne cessent à confirmer. Les habitudes, les notions et les lois peuvent perdre leur valeur dans le temps comme une pièce d'or ancienne perd sa figure elle-même. La rencontre affective prime dans la hiérarchie des notions plus ou moins universelles : « Mais on n'oubliera pas que, malgré l'identité générale de leur fonction pratique (produire des joies actives), les notions communes sont d'autant plus utiles, d'autant plus efficaces, qu'elles procèdent de passions joyeuses et sont moins universelles ». ⁴³ Plus un enfant comprend dans la culture héritée quels sont les moyens valables pour la multiplication des affects, et plus il réclame en vertu de son expérience de nouveaux moyens pour l'intensification de joies durables, plus il devient actif.

Par ailleurs, il faudrait remarquer l'écart entre deux penseurs malgré l'influence décisive de l'un sur l'autre. La gaieté spinoziste et le plateau deleuzo-guattarien consistent en commun à multiplier les affects. La différence porte sur le point suivant : pour Deleuze, la multiplication des affects veut dire en quelque sorte une métamorphose, un devenir-animal ; par contre, la pensée de Spinoza se concentre sur la conservation des rapports, principe d'existence de l'individu. Ces deux penseurs partageant sans aucun doute l'entreprise de l'éthique immanente, leur différence concerne la stratégie sur le plan pratique. Deleuze pense avec Guattari que nous vivons déjà dans un monde de transcendance à un certain degré : « le [CsO] oscille entre deux pôles, les surfaces de stratification sur lesquelles il se rabat, et se soumet au jugement, le plan de consistance dans lequel il se déploie et s'ouvre à l'expérimentation. » ⁴⁴ Donc l'immanence est moins à construire qu'à reconstruire, ce qui exige en même temps de détruire le système transcendantal : d'où « combat perpétuel et violent ». ⁴⁵

Si l'« Éthique » est écrit d'un point de vue constructif comme le souligne SPE, en revanche « Mille Plateaux » est composé d'un point de

43 Deleuze, SPE, p. 266.

44 Deleuze et Guattari, MP, p. 197.

45 Deleuze et Guattari, MP, p. 197.

vue transformatif et même déformatif. C'est que l'oeuvre classique montre le processus d'évolution rationnelle des « enfants » ; par contre l'ouvrage militant de notre époque exige une « involution » infantile des hommes. Cet écart fait que la multiplication des affects fonctionne différemment chez les deux auteurs. Pour le philosophe classique, elle sert à conserver les rapports des parties contre les risques extérieurs de tristesse. Tandis que pour nos penseurs contemporains cette multiplication des affects se confond avec un devenir-multiple et un devenir-animal, dans la mesure où l'Homme est déjà attaché à l'Un, l'Un étant représenté par Dieu, État, Moi et Signifiant. En ce sens, le devenir-animal en tant que circulation des affects est une stratégie principale pour rendre immanent l'Homme.

Cependant, en ce qui concerne l'expérimentation du devenir, Deleuze et Guattari n'oublent pas d'indiquer deux conditions : d'une part, « être prudent », cela veut dire, comme nous l'avons vu, continuer à penser les remèdes contre le climax pour se réjouir des plateaux ; d'autre part, « éviter la mort », c'est-à-dire moduler les rapports de mouvement et de repos dans les limites de leur dissolution critique. Ces deux conditions spinozistes, l'une positive et l'autre négative, déterminent l'étendue qui est permise à toute éthique immanente et dans laquelle Deleuze et Guattari aussi tracent un chemin singulier.

Pour la conclusion, nous récapitulons le rôle opératoire du concept de plateau. Pour Bateson, il désigne la stabilité qui caractérise soit explicitement un autre mode de vie dans le terrain anthropologique, soit implicitement un nouveau mode d'explication épistémologique d'inspiration cybernétique. Ce concept de plateau permet à Deleuze et Guattari de renforcer leur théorie de l'écriture rhizomatique et de développer leur éthique des affects. Ainsi, les deux pratiques de la multiplicité, c'est-à-dire de ramasser des morceaux et de diversifier les affects participent à constituer le plan d'immanence.

Bibliographie

- BAILLON, H. (dir.). « Dictionnaire de botanique ». Hachette, 1876.
- BATESON, G. "Mind and Nature". Hampton Press, 1979 (1^{éd}), 2002. [Traduction française : « La nature et la pensée », traduit par Alain Cardoën, etc., Seuil, 1984].
- _____. "Naven". Stanford University Press, 1936 (1^{éd}), 1958 (2^{éd}). [Traduction française : « La cérémonie du Naven ». Traduit par Jean-Paul Latouche, etc., Minuit, 1971].
- BATESON, G. "Steps to an ecology of mind". The University of Chicago Press, 1972 (1^{éd}), 2000. [Traduction française : « Vers une écologie de l'esprit ». Traduit par Ferial Drosso, etc., 2 tomes, Seuil, 1977 et 1980].
- DELEUZE, G. « Dialogues ». Flammarion, 1977 (avec Claire Parnet).

- DELEUZE, G. « Différence et Répétition », PUF, 1968.
_____. « L'Île déserte et autres textes ». Minuit, 2002.
_____. « Nietzsche et la philosophie ». PUF, 1962.
_____. « Proust et les signes ». 3^{éd.} PUF, 1976.
_____. « Spinoza et le problème de l'expression », Minuit, 1968.
DELEUZE, G. ; GUATTARI, F. « Mille Plateaux », Minuit, 1980.
KAFKA, F. « Journal ». Traduit par Pierre Klossowski. Grasset, 1945.
SPINOZA. « Éthique ». Traduit par A. Guérinot. Ivrea, 1993.